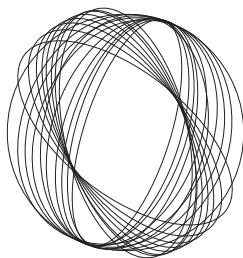


DU MONDE ENTIER

BERNHARD SCHLINK

OLGA

ROMAN
TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR BERNARD LORTHOLARY



nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE LISEUR

BROUILLARD SUR MANNHEIM

UN HIVER À MANNHEIM

AMOURS EN FUITE

LE NŒUD GORDIEN

LA FIN DE SELB

LE RETOUR

VÉRIFICATIONS FAITES

LE WEEK-END

MENSONGES D'ÉTÉ

LA FEMME SUR L'ESCALIER

Du monde entier

BERNHARD SCHLINK

OLGA

roman

*Traduit de l'allemand
par Bernard Lortholary*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

OLGA

© 2018, Diogenes Verlag AG Zurich.

Le poème cité au chapitre 21 de la première partie est extrait de « Süd-West, Kriegs- und Jagdfahrten » de Herbert Schröder-Stranz, Berlin, 1910-1911, p.111.

© Éditions Gallimard, 2019, pour la traduction française.

PREMIÈRE PARTIE

« Elle est facile à garder, elle aime avant tout se tenir debout et regarder autour d'elle. »

La voisine chez qui la mère laissait sa fille n'avait pas voulu le croire, tout d'abord. Mais c'était vrai. La petite fille d'un an se tenait debout dans la cuisine et regardait une chose après l'autre, la table avec les quatre chaises, le buffet, le fourneau avec, au-dessus, les poêles et les couverts de cuisine, l'évier avec son miroir pour servir en même temps de lavabo, la fenêtre, les rideaux, enfin la lampe qui pendait du plafond. Puis elle faisait quelques pas et s'arrêtait à la porte ouverte donnant sur la chambre et, là aussi, regardait tout, le lit, la table de nuit, l'armoire, la commode, la fenêtre et les rideaux, et pour finir à nouveau la lampe. Tout avait l'air de l'intéresser, bien que le logement de la voisine ne fût pas autrement distribué ni autrement meublé que celui de ses parents. Quand la voisine estimait que cette petite fille silencieuse avait vu tout ce qu'il y avait à voir dans son deux-pièces – les cabinets étaient sur le palier –, elle l'aidait à monter sur une chaise devant la fenêtre.

Le quartier était pauvre, et à chacun des grands

immeubles s'ajoutait, au fond d'une petite cour, un second bâtiment. La rue était étroite et encombrée : tous ces gens sortant de tous ces immeubles, le tramway, les carrioles des marchands de fruits et légumes, les petits vendeurs et vendeuses au détail de colifichets, de cigarettes et d'allumettes, les jeunes crieurs de journaux, les femmes qui faisaient le trottoir. Aux coins de rue, des hommes attendaient qu'une occasion se présente, n'importe laquelle. Toutes les dix minutes, deux chevaux tiraient sur ses rails une voiture, et la petite fille battait des mains.

En grandissant, elle continua de vouloir rester debout à regarder. Non qu'elle eût du mal à marcher, elle allait d'un pas sûr et sans maladresse. Elle voulait observer et comprendre ce qui se passait autour d'elle. Ses parents ne parlaient guère entre eux ni à elle. Si la petite fille connaissait des mots et des notions, c'était grâce à la voisine. Elle parlait volontiers et beaucoup, elle avait fait une chute qui ne lui permettait plus de travailler, et souvent elle remplaçait la mère. Quand elle sortait avec la petite, elle était obligée de marcher lentement et de s'arrêter souvent. Mais elle parlait de tout ce qu'il y avait à voir, elle expliquait, jugeait, faisait la leçon, et la petite ne se lassait pas de l'écouter, cette allure lente et tous ces arrêts lui convenaient tout à fait.

La voisine trouvait que la petite aurait dû jouer davantage avec d'autres enfants. Mais dans la pénombre des cours et des entrées d'immeuble, la brutalité régnait, pour s'affirmer il fallait se battre, et qui ne se battait pas se faisait brimer. Les jeux des enfants étaient moins un plaisir qu'une préparation à la lutte pour la vie. La petite n'était ni peureuse ni chétive. Elle n'aimait pas les jeux.

Elle apprit à lire et à écrire avant même d'aller à l'école. D'abord la voisine ne voulut pas lui apprendre, craignant qu'une fois à l'école elle s'ennuie. Mais ensuite elle céda, et la petite lut ce qu'elle trouvait chez la voisine, les *Contes* de Grimm, les *Cent cinquante contes moraux pour petits enfants* de Franz Hoffmann, les *Mémoires d'une poupée* adaptés de Louise d'Aulnay, et le célèbre *Pierrot la Tignasse*. Longtemps elle lut debout, appuyée au buffet ou au rebord de la fenêtre.

Même si elle n'avait pas encore su lire et écrire, à l'école elle se serait ennuyée. Le maître inculquait aux quarante écolières les lettres une à une, à coups de canne, et le ressassement, tant oral que par écrit, était assommant. Mais la petite fut ravie d'apprendre à compter, pour vérifier le coût des achats chez l'épicier, elle aima bien le chant, et en géographie le maître fit faire des excursions à sa classe, c'est comme cela que la petite découvrit Breslau, la ville et les environs.

Elle découvrit qu'elle vivait dans la pauvreté. Que l'école, un bâtiment neuf en brique rouge avec des encadrements de fenêtre en grès, fût plus belle que les autres immeubles du quartier, cela ne voulait pas dire pour autant que ces autres immeubles étaient miteux. L'école, c'était l'école. Mais lorsque la petite fille vit les maisons cossues le long des avenues, les villas dans leurs jardins, les somptueux bâtiments publics et les vastes places et espaces verts, lorsque sur les quais et les ponts elle respira à pleins poumons, elle comprit que dans son quartier vivaient les pauvres et qu'elle en faisait partie.

Son père était débardeur, et quand sur le port il n'y avait pas de travail, il restait à la maison. Sa mère était blanchisseuse, elle allait chercher le linge chez les gens comme il faut, en rapportait un ballot chez elle en le tenant sur la tête, et allait le rapporter, toujours sur la tête, lavé et repassé, enveloppé dans un drap. Elle ne manquait jamais de travail, mais ce travail n'était guère rémunérateur.

Lorsque le père eut à débarder du charbon pendant des jours sans avoir le temps de dormir ni de se changer,

il tomba malade. Mal à la tête, vertiges, fièvre – la mère pour le rafraîchir lui appliquait des serviettes humides sur le front, sur les jambes. Lorsqu'elle prit peur à la vue d'une éruption rougeâtre sur le ventre et les épaules, et qu'elle appela le médecin, elle-même avait aussi des vertiges et de la fièvre, et le médecin diagnostiqua un typhus et les fit tous deux hospitaliser. Ils eurent à peine le temps de dire au revoir à la petite.

Elle ne revit jamais ses parents. Pour éviter la contagion, elle n'eut pas le droit d'aller les voir à l'hôpital. Elle entendit la voisine qui l'avait prise chez elle dire qu'ils s'en sortiraient, mais au bout d'une semaine son père mourut, et dix jours plus tard sa mère. Elle serait bien restée chez la voisine, et la voisine l'aurait bien gardée. Mais la mère du père décida de prendre sa petite-fille chez elle, en Poméranie.

Déjà pendant les jours où la grand-mère s'occupait des obsèques, vida l'appartement et retira la petite de son école, cela ne se passa pas bien entre elles. La grand-mère n'avait pas approuvé le mariage de son fils. Elle n'était pas peu fière d'être allemande et n'admettait pas qu'Olga Nowak, même si elle parlait couramment l'allemand, fût l'épouse de son fils. Elle n'avait pas été d'accord non plus lorsque les parents avaient donné à leur fille le prénom de sa mère. Une fois sous sa garde, la petite fille devait recevoir un prénom allemand et non plus slave.

Mais Olga ne se laissa pas ôter son prénom. Lorsque la grand-mère essaya de lui expliquer les inconvénients d'un prénom slave et les avantages de porter un prénom allemand, Olga la regarda avec l'air de ne pas comprendre. Lorsque la grand-mère lui proposa les prénoms allemands qu'elle trouvait bien, de Edeltraut à Hildegard, la

petite refusa d'en choisir un. Lorsque la grand-mère déclara que ça suffisait comme ça et qu'elle s'appellerait désormais Helga, presque comme Olga, l'enfant croisa les bras, cessa de parler et ne réagit plus quand la grand-mère l'appelait Helga. Cela dura pendant le trajet en train jusqu'en Poméranie et pendant les premiers jours après l'arrivée. Alors la grand-mère céda. Mais Olga fut dès lors à ses yeux une enfant rebelle, mal élevée et ingrate.

Pour Olga, tout parut étranger : après la grande ville le petit village et la rase campagne, après l'école de filles à plusieurs classes l'école pour garçons et filles dans une seule salle, après la vivacité des Silésiens la placidité des Poméraniens, après la gentille voisine la grand-mère méprisante, après la liberté de lire le travail dans les champs et au jardin. Elle s'y plia, comme les enfants pauvres le font très tôt. Mais elle voulait plus que les autres enfants, elle voulait apprendre davantage, en savoir davantage, savoir faire plus de choses. Sa grand-mère n'avait pas de livres et pas de piano, et Olga n'eut de cesse que l'instituteur ne finisse par lui prêter des livres de sa bibliothèque, et que l'organiste consente à lui expliquer l'orgue et lui permette de s'exercer à en jouer. Au catéchisme, lorsque le curé parla négativement du livre de David Friedrich Strauss sur la vie de Jésus, elle arriva à le persuader de le lui prêter.

Elle était solitaire. Au village, on jouait moins qu'en ville, les enfants devaient travailler. S'ils jouaient, c'était avec la même brutalité, et Olga était suffisamment habile pour s'affirmer. Mais elle n'était pas vraiment intégrée. Elle ressentait le besoin de personnes autres, qui ne soient pas intégrées non plus. Jusqu'au jour où elle trouva quelqu'un. Lui aussi était autre. Dès le départ.

À peine se tenait-il debout qu'il voulut déjà marcher. Comme ça n'allait pas assez vite à son goût quand il avançait pas à pas, il levait un pied avant d'avoir posé l'autre, et il tombait. Il se relevait, faisait un pas puis un autre, se trouvait à nouveau trop lent, partait d'un pied avant d'être arrivé avec l'autre, et tombait à nouveau. Se lever, tomber, se relever – avec impatience et persévérance à la fois. Il ne veut pas marcher, il veut courir, pensait sa mère qui le regardait et hochait la tête.

Lorsqu'il eut appris que l'un des pieds ne peut quitter le sol qu'une fois que l'autre s'y est posé, il n'aima tout de même pas marcher. Il progressait tant bien que mal à petits pas rapides, et quand les parents lui mettaient un harnais pour le tenir en laisse, comme cela devint justement la mode à l'époque, ils s'amusaient de voir le petit garçon faire toute la promenade en trottinant comme un poney. En même temps ils étaient un peu gênés; ainsi harnachés, les autres enfants se tenaient mieux.

À trois ans, il courait. Il courait à travers la grande maison, parcourait les trois étages et les deux greniers, enfilait les longs couloirs, grimpait et dévalait les escaliers,

traversait l'enfilade des pièces communiquant entre elles, s'élançait par la terrasse dans le parc, vers les champs, vers la forêt. Lorsqu'il alla à l'école, c'est en courant qu'il s'y rendait. Non qu'il ait tardé à se lever ou traîné pour se brosser les dents, et donc risqué d'arriver en retard. Tout simplement, il aimait mieux courir que marcher.

Au début, les autres enfants couraient avec lui. Son père était l'homme le plus riche du village, sur son domaine il donnait du travail et de quoi vivre à beaucoup de familles, il réglait les petits conflits, s'occupait de l'église et de l'école, et veillait à ce que les hommes votent bien. Cela faisait que les autres enfants regardaient le fils avec admiration et s'efforçaient de l'imiter, jusqu'à ce que le respect que lui manifestait l'instituteur et les différences de manières, de parler et de vêtements fassent de lui un étranger. Peut-être seraient-ils volontiers devenus sa bande, s'il avait eu envie d'être leur chef. Mais cela ne l'intéressait pas ; non qu'il fût arrogant, mais par intransigeance. Les autres n'avaient qu'à jouer à leurs jeux, il jouait aux siens. Il n'avait pas besoin des autres. Et surtout pas pour courir.

Pour ses sept ans, les parents lui offrirent un chien. Comme ils admiraient l'Angleterre et vénéraient Victoria, la veuve de l'empereur Frédéric, ils choisirent un border collie, un chien de berger anglais qui accompagnerait et protégerait le fils pendant ses courses. C'est ce qu'il fit, courant toujours devant, avec de fréquents regards en arrière et un sens aigu de la direction que voulait prendre le garçon.

Ils couraient sur des chemins de terre et des bordures de champs, des chemins forestiers et des layons, souvent aussi droit devant eux par monts et par vaux. Le fils aimait

la rase campagne et la forêt clairsemée, mais quand les blés étaient hauts il courait à travers les épis, qu'il voulait sentir sur ses bras et ses jambes, et il fonçait à travers les sous-bois pour que ça le gratte et l'égratigne et qu'il puisse s'en arracher quand il s'y était accroché. Lorsque des castors eurent construit une digue et transformé le ruisseau en mare, en courant il la traversa. Rien ne devait le retenir, rien.

Il savait à quelle heure le train arrivait et quand il repartait, il fonçait alors à la gare et faisait la course avec le convoi qui démarrait, n'abandonnant que quand le dernier wagon l'avait dépassé. En grandissant, il devint capable d'accompagner ainsi le train de plus en plus loin. Mais ce n'était pas le train qui lui importait, c'était d'arriver au point où le cœur ne pouvait pas battre plus vite ni la respiration s'accélérer davantage. Ce point, il aurait pu l'atteindre tout seul, mais il trouvait bien mieux de se faire entraîner par le train.

Il entendait le bruit rauque de son souffle et sentait son cœur qui cognait. Il entendait ses pieds frapper le sol avec régularité, sûreté, légèreté, et dans chacun de ces coups il y avait déjà l'enjambée suivante, et dans chaque enjambée un envol. Quelquefois il avait la sensation de planer.

Ses parents l'avaient prénommé Herbert parce que le père avait été soldat dans l'âme, décoré de la Croix de fer après la bataille de Gravelotte, et rêvait que son fils soit un « guerrier radieux ». Il expliqua à son fils la signification de ce nom, et Herbert fut fier de le porter.

Il était fier aussi de l'Allemagne, de l'empire récemment fondé et du jeune empereur, de son père, de sa mère, de sa sœur et du domaine familial, des biens considérables, de l'imposante demeure. Seule l'asymétrie de la façade le chagrinait. La porte d'entrée était déportée vers la droite et, alors que les deux étages et le toit présentaient cinq fenêtres distribuées symétriquement, elle avait trois fenêtres sur sa gauche et une sur sa droite. Personne n'avait d'explication pour cette entorse à l'harmonie ; la maison avait déjà plus de deux cents ans et n'appartenait à la famille que depuis une génération.

Lorsque le grand-père avait acheté ce bien à un noble ruiné, il avait espéré être un jour anobli ou, sinon, qu'au moins le père le serait, le héros de Gravelotte. Le père aussi espérait que le titre de noblesse viendrait s'ajouter au domaine nobiliaire et à la Croix de fer. Mais on en

resta à Schröder, auquel plus tard Herbert adjoignit par un trait d'union le nom du domaine, parce qu'il ne voulait pas être un Schröder parmi beaucoup d'autres.

En dépit de leurs rêves de grandeur, le grand-père et le père étaient réalistes et travailleurs. Ils modernisèrent le domaine, construisirent une raffinerie de sucre et une brasserie, et eurent assez d'argent pour spéculer en Bourse. La famille ne manquait de rien, et le frère et la sœur, Herbert et Viktoria, obtenaient tout ce qu'ils désiraient, pourvu que ce fût raisonnable : non d'être dispensés de l'école et de l'église, mais de faire un voyage à Berlin ; non de lire des romans, mais des livres d'histoire nationale ; non d'avoir un chemin de fer miniature anglais avec une vraie locomotive à vapeur, mais d'avoir un bateau et une carabine. Lorsqu'ils eurent passé quatre ans à l'école primaire avec les enfants du village, le frère et la sœur eurent des précepteurs : un professeur de mathématiques et de sciences naturelles, et une institutrice pour la culture et les langues. Herbert apprit le violon, et Viktoria le piano et le chant. En outre Herbert prêtait la main sur le domaine, afin que plus tard il sache ce qu'il pouvait attendre du régisseur et des valets et servantes.

Lorsque Herbert atteignit l'âge d'aller au catéchisme, on y envoya aussi Viktoria, bien qu'elle eût un an de moins et fût en réalité trop jeune. Les parents entendaient faire partager aux deux le catéchisme avec les enfants du village, comme auparavant l'école, mais ils ne voulaient pas exposer Viktoria à leur brutalité sans qu'elle fût protégée par son grand frère. Non que Viktoria eût peur des autres enfants. Frère et sœur avaient tous deux cet orgueilleux aplomb de ceux qui, de leur vie, n'ont

jamais eu à subir ni à craindre rien de fâcheux. Mais cela ne ferait pas de mal à Viktoria d'apprendre la grâce de la faible femme, et à Herbert de s'exercer à jouer l'homme fort et chevaleresque. Tous deux prirent plaisir à ces rôles. Herbert essaya quelquefois d'inciter les autres à quelque goujaterie, pour pouvoir protéger Viktoria. Mais les autres ne se laissaient pas provoquer. Ils ne voulaient rien avoir à faire avec ces deux-là.

Sauf Olga. Herbert et Viktoria trouvèrent irrésistibles la curiosité et l'admiration avec lesquelles Olga s'intéressa à leur monde. Qu'ils s'en fassent si vite une amie montrait à quel point ils avaient été isolés, bien qu'ils ne l'aient pas su.

Une photographie les montre tous trois dans le jardin. Viktoria est assise sur une balançoire, elle porte une robe à manches bouffantes et un petit chapeau à fleurs, elle tient une ombrelle ouverte, croise les pieds et incline la tête de côté. À sa gauche Herbert, en culotte courte et chemise blanche, s'appuie sur la balançoire, à sa droite, portant une robe sombre à col blanc, il y a Olga. Ces deux-là se regardent comme s'ils se mettaient d'accord pour pousser la balançoire l'instant d'après. Ils ont tous les trois l'air sérieux et appliqués. Est-ce qu'ils rejouent une scène tirée d'un livre ? Est-ce que Herbert et Olga rendent hommage à Viktoria ? Parce qu'elle est la plus jeune ? Parce qu'elle s'y entend pour dominer son grand frère et l'amie plus âgée ? Quoi qu'ils veuillent, ils le veulent avec sérieux et application.

Les trois enfants ont l'air d'avoir dix-huit ans, bien qu'au dos de la photo soit écrit qu'elle date de la veille de leur confirmation. Les filles sont toutes les deux blondes, les boucles de Viktoria s'échappent en cascade du petit chapeau, les cheveux lisses d'Olga sont tirés en chignon sur la nuque. Viktoria a une petite moue

boudeuse qui trahit que quand elle n'est pas en accord avec le monde elle est capable de se renfrogner. Avec un menton bien marqué, Olga a les pommettes hautes, un grand front large, un visage énergique qui fait plaisir à voir, et d'autant plus que le regard s'y attarde. Elles ont toutes deux l'air importantes, prêtes à se marier, à avoir des enfants et à tenir une maison. Ce sont de jeunes femmes. Herbert veut être un jeune homme, mais c'est encore un gamin, petit, râblé, costaud, qui gonfle sa poitrine et se hausse du col, mais n'est pas plus grand que les filles et ne le sera jamais.

Sur des photos ultérieures aussi, Herbert prend volontiers la pose ; il singe le jeune empereur. Viktoria ne tarde pas à devenir grassouillette, les bourrelets effacent l'air renfrogné et lui donnent en outre un charme enfantin et sensuel. D'Olga, aucune autre photo pendant des années ; seuls les parents de Viktoria et de Herbert pouvaient s'offrir les services d'un photographe, d'ailleurs Olga ne serait pas sur cette photo si elle ne s'était pas trouvée là.

Dans l'année qui suivit la confirmation, Viktoria commença à implorer qu'on l'envoie en pension à Königsberg. Lors d'une soirée chez des hobereaux des environs, leur fille lui avait raconté la vie dans ce pensionnat comme si c'était une vie de luxe et d'élégance, ajoutant que pour une fille qui se respecte il n'était pas question de grandir parmi des paysans. Les parents commencèrent par refuser, mais Viktoria était obstinée. Après avoir eu gain de cause, elle s'obstina tout autant à décrire la vie pourtant modeste qu'on menait au pensionnat comme étant le comble du chic.

Olga voulait intégrer l'école normale d'institutrices de Posen, aujourd'hui Poznań. Il fallait pour cela qu'elle

passer un examen d'entrée pour montrer qu'elle avait le même niveau que les élèves de terminale à l'école supérieure de jeunes filles. Elle se serait volontiers imposé chaque matin les sept kilomètres jusqu'à cette école du chef-lieu d'arrondissement, et le soir autant pour rentrer. Seulement elle n'avait ni de quoi payer les frais de scolarité ni personne qui pût intervenir pour qu'on l'en dispensât ; au village, l'instituteur et le pasteur estimaient que pour les filles il était superflu de pousser les études aussi loin. Olga résolut donc d'acquérir par elle-même le niveau de cette terminale.

Lorsqu'elle alla à l'école supérieure de jeunes filles pour se renseigner sur ce qu'on devait savoir à la fin de la terminale, elle fut si intimidée par le grand bâtiment, les larges escaliers, les longs couloirs et les nombreuses portes, par l'aisance avec laquelle les filles s'agitaient en riant et bavardant dans les couloirs entre deux sonneries, et par l'assurance avec laquelle les enseignantes entraient tête haute dans les classes et en ressortaient, qu'elle fut incapable de s'arracher au coin près de l'escalier d'où elle avait tout observé. Jusqu'au moment où elle attira le regard d'une enseignante qui avait fini son service. Cette femme écouta ce qu'Olga, au bord des larmes, lui dit qu'elle cherchait, sur quoi elle la prit par le bras, sortit avec elle de l'école et l'emmena chez elle.

« Éducation religieuse, allemand, histoire, calcul, géographie et histoire naturelle, écriture, dessin, chant, travaux manuels – tu te sens de taille ? »

Le catéchisme, Olga l'avait appris pour la confirmation, elle avait lu des drames de Schiller, des romans de Freytag, l'*Histoire patriotique de la Prusse* de Saegert, elle savait par cœur des poèmes de Goethe et de Mörike, de

Heine et de Fontane, et beaucoup de mélodies du *Jardin de mélodies allemandes* d'Erk. L'enseignante fit réciter un poème à Olga, lui fit chanter un lied, lui fit faire quelques exercices de calcul mental. Elle examina la pochette qu'Olga s'était faite au crochet et n'eut dès lors aucun doute sur ses capacités en travaux manuels, ni d'ailleurs en dessin et en écriture. Ses points faibles étaient en géographie et en histoire naturelle ; Olga connaissait beaucoup d'arbres, de fleurs et de champignons, mais elle n'avait jamais entendu parler des généalogies animales et végétales, ni de Linné ni d'Alexander von Humboldt.

L'enseignante trouva Olga attachante et elle lui donna un manuel de géographie universelle et un autre d'économie domestique et de sciences naturelles. Lui dit que si elle avait encore besoin de conseils, elle pouvait revenir. « Et fais-moi le plaisir de lire la Bible et le *Faust* ! »

Herbert savait qu'à dix-huit ans il serait incorporé dans le premier régiment d'infanterie de la garde prussienne. En attendant, il fallait qu'il passe le bachot. Il s'y laissait docilement préparer par le précepteur et la préceptrice. Mais sa passion le portait au tir et à la chasse, à faire du cheval, à ramer et à courir. Il savait qu'un jour il reprendrait le domaine, la raffinerie et la brasserie, et que son père faisait bien de l'initier à ces activités et aux affaires. Mais il ne se voyait pas comme propriétaire foncier et patron de fabriques. Il voyait le vaste horizon et le vaste ciel. Quand il courait, il ne faisait pas demi-tour parce qu'il était épuisé, mais parce que le soir tombait et qu'il ne voulait pas que sa mère s'inquiète. Il rêvait de faire la course avec le soleil, toute une journée qui n'aurait pas de fin.

Une fois Viktoria partie, il fallut à Olga et Herbert un peu de temps pour trouver une familiarité nouvelle à deux. Venir voir Herbert, ce n'était pas la même chose que de venir voir Viktoria et lui ; Olga remarqua les regards suspicieux des parents et renonça à ses visites. Herbert détestait le sourire entendu qu'avaient les gens du village quand ils les rencontraient ensemble, et il évita les promenades à pied ou en bateau qu'à trois ils avaient faites sans penser à mal.

Parce que la grand-mère estimait, comme l'instituteur et le pasteur, qu'Olga n'avait aucun besoin de poursuivre ses études, et qu'à la maison elle ne la laissait pas tranquille même quand elle n'avait pas besoin d'elle, Olga se réfugia en été, avec ses livres, à un endroit isolé en lisière de la forêt. C'est là que Herbert allait la voir. Il amenait son chien, apportait parfois sa carabine, et il montra à Olga un affût où elle pourrait se réfugier pour lire en cas de pluie. Souvent il avait pour elle un petit quelque chose : un fruit, une part de gâteau, une bouteille de cidre.

La plupart du temps, quand il arrivait, il venait de courir et il s'étendait hors d'haleine à côté d'elle dans

BERNHARD SCHLINK

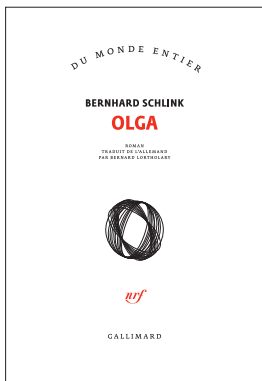
OLGA

L'est de l'empire allemand à la fin du XIX^e siècle. Olga est orpheline et vit chez sa grand-mère, dans un village coupé de toute modernité. Herbert est le fils d'un riche industriel et habite la maison de maître. Tandis qu'elle se bat pour devenir enseignante, lui rêve d'aventures et d'exploits pour la patrie. Amis d'enfance, puis amants, ils vivent leur idylle malgré l'opposition de la famille de Herbert et ses voyages lointains. Quand il entreprend une expédition en Arctique, Olga reste toutefois sans nouvelles.

La Première Guerre mondiale éclate, puis la Deuxième. À la fin de sa vie, Olga raconte son histoire à un jeune homme qui lui est proche comme un fils. Mais ce n'est que bien plus tard que celui-ci, lui-même âgé, va découvrir la vérité sur cette femme d'apparence si modeste.

Bernhard Schlink nous livre le récit tout en sensibilité d'un destin féminin marqué par son temps. À travers les décennies et les continents, il nous entraîne dans les péripéties d'un amour confronté aux rêves de grandeur d'une nation.

Bernhard Schlink, né en 1944 près de Bielefeld, est juriste. Il est l'auteur de nouvelles et de romans traduits dans le monde entier, et du succès international Le liseur (1996), adapté au cinéma par Stephen Daldry. Toute son œuvre est publiée aux Éditions Gallimard, notamment Amours en fuite (2001) et La femme sur l'escalier (2016).



Olga
Bernhard Schlink

Cette édition électronique du livre
Olga de Bernhard Schlink
a été réalisée le 28 novembre 2018 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072799808 – Numéro d'édition : 337693).
Code Sodis : N98310 – ISBN : 9782072799815.
Numéro d'édition : 337694.